

## CHAPITRE 1

Un vent glacial soufflait en bourrasques de l'East River, soulevant les pans du manteau du Dr Kay Scarpetta comme elle avançait d'un pas rapide le long de la 30<sup>e</sup> Rue.

Plus qu'une semaine avant Noël, et pourtant nul signe festif ne s'étalait dans ce qu'elle avait baptisé le « Triangle tragique » de Manhattan, trois sommets que liaient le désespoir et la mort. Derrière elle s'élevait Memorial Park, une vaste tente blanche qui hébergeait les restes humains non réclamés ou non identifiés retrouvés à *Ground Zero*, conditionnés sous vide. Plus loin devant elle, sur la gauche, se dressait l'ancien hôpital psychiatrique Bellevue, une bâtisse gothique de brique rouge transformée en refuge pour les sans-abri. Juste en face, la baie de déchargement de l'institut médico-légal. Une porte d'acier, évoquant celle d'un garage, était ouverte. Un camion reculait et de nouvelles palettes de contreplaqué étaient transbahutées. La morgue avait été bruyante tout le jour, l'écho des marteaux emplissant les couloirs dans lesquels le son se propageait avec autant d'efficacité que dans un amphithéâtre. Les techniciens s'affairaient à clouer des cercueils de pin brut, pour enfants ou adultes, peinant à ne pas se laisser déborder par la demande croissante d'enterrements en fosse commune. Une des conséquences de la situation économique. Comme tout le reste.

Scarpetta regrettait déjà d'avoir opté pour un *cheeseburger* accompagné de frites. Depuis combien de temps patientait-il dans le caisson chauffant de la cafétéria dévolue à la faculté de médecine de l'université de New York ? Il était quinze heures, un peu tardif pour un déjeuner, et elle avait peu d'illusions sur le goût qu'auraient ces aliments. D'un autre côté, elle n'avait guère le temps de passer une commande ou d'attendre au bar à salades, bref de manger de façon un peu saine ou, à tout le moins, quelque chose de savoureux. Elle avait vu défiler quinze cas depuis le matin, des suicidés, des accidentés, des victimes d'homicides, sans oublier les indigents décédés sans le secours d'un médecin ou, encore plus affligeant, seuls.

Décidée à prendre un peu d'avance, elle avait débuté sa journée de travail à six heures du matin et terminé ses deux premières autopsies à neuf heures. Elle avait gardé le pire pour la fin : une jeune femme présentant des blessures et des artefacts *post mortem* déroutants, dont Scarpetta savait qu'ils allaient nécessiter un temps fou. De fait, elle avait consacré plus de cinq heures au cadavre de Toni Darien, établissant de méticuleux diagrammes, prenant une multitude de notes et des dizaines de clichés, fixant l'encéphale entier dans une solution de formaldéhyde en prévision d'autres examens, prélevant bien plus de tubes à essai, de coupes d'organes qu'à l'accoutumée, s'obstinant et relevant le moindre détail de ce cas étrange, non pas parce qu'il était inhabituel mais en raison de ses contradictions.

La cause ayant entraîné le décès de cette jeune femme de vingt-six ans était d'une déprimante banalité. Sa compréhension n'avait pas occasionné une longue autopsie. Les réponses aux questions les plus rudimentaires s'étaient bien vite imposées. Il s'agissait d'un homicide, provoqué par un coup violent asséné à l'arrière du crâne, à l'aide d'un objet dont une des surfaces était peinte de plusieurs couleurs. En revanche, tout le reste relevait de l'aberration. Lorsque son cadavre avait été découvert, peu avant l'aube, aux abords de Central Park, à une dizaine de mètres de la 110<sup>e</sup> Rue Est, on avait d'abord pensé qu'elle avait été agressée sexuellement, puis assassinée alors qu'elle faisait son jogging à la nuit tombée. Une nuit pluvieuse. Son pantalon de survêtement et sa culotte avaient été descendus sur ses chevilles. Son

haut et son soutien-gorge de sport relevés sous son menton dénudaient ses seins. Une écharpe de Polartec, nouée d'un nœud double, enserrait son cou. À première vue, la police, tout comme les enquêteurs médico-légaux présents sur la scène de crime, avait pensé qu'elle avait été étranglée avec.

Tel n'était pourtant pas le cas. Lorsque Scarpetta avait examiné le corps à la morgue, elle n'avait rien découvert qui indique que l'écharpe en question ait causé ou même contribué à la mort : aucun signe d'asphyxie, aucune réaction vitale telle qu'une rougeur ou des traces de contusions, juste une sorte d'éraflure sèche pouvant impliquer que l'accessoire avait été noué *post mortem* autour de son cou. Certes, il était possible que le tueur l'ait frappée à la tête pour l'étrangler plus tard sans se rendre compte qu'elle était déjà morte. Dans ce cas, combien de temps avait-il passé avec elle ? Si l'on en jugeait par la contusion, la tuméfaction et l'hémorragie au niveau du cortex cérébral, elle avait survécu un moment, peut-être plusieurs heures. Pourtant fort peu de sang souillait la scène de crime. La blessure à la tête n'avait été remarquée qu'après que le corps eut été retourné, une lacération d'environ quatre centimètres dont le gonflement était visible. En revanche, l'écoulement de sang de la plaie était plutôt modeste, ce qui avait été attribué au lavage du sol par la pluie.

Scarpetta était plus que dubitative. Une telle plaie crânienne aurait dû saigner à profusion et il était fort peu probable que des averses intermittentes et, somme toute, assez modérées aient lavé la presque totalité du sang qui maculait les longs cheveux épais de Toni. Après lui avoir fracturé le crâne, son agresseur avait-il passé un long moment avec elle, dehors, dans la nuit pluvieuse ? Puis, afin de s'assurer qu'elle ne révélerait rien, l'avait-il étranglée à l'aide d'une écharpe nouée très serré ? Ou alors cette forme de ligature faisait-elle partie d'un rituel sexuel ? Pourquoi la rigidité et les lividités cadavériques assenaient-elles une version bien différente de celle qu'offrait la scène de crime ? Il semblait que Toni fût morte dans le parc, tard dans la nuit, et que son décès remontât à trente-six heures. Ce cas plongeait Scarpetta dans la perplexité. Peut-être se faisait-elle des idées. Elle était stressée, en hypoglycémie, n'ayant avalé que du café depuis le matin. Beaucoup de café.

Elle allait être en retard pour la réunion prévue à quinze heures. Il fallait qu'elle soit rentrée à dix-huit heures afin de se rendre au gymnase et dîner en compagnie de son mari, Benton Wesley. Ensuite, elle devrait foncer à CNN, et elle s'en serait volontiers dispensée. Jamais elle n'aurait dû donner son accord pour passer dans l'émission *The Crispin Report*. Pourquoi donc avait-elle accepté d'apparaître aux côtés de Carley Crispin, afin d'évoquer les altérations *post mortem* des cheveux, l'intérêt de la microscopie et d'autres techniques et disciplines des sciences légales, mal comprises justement en raison de ce à quoi elle avait accepté de participer : l'industrie du spectacle ? La boîte de son repas à la main, elle traversa le quai de déchargement, encombré de piles de cartons et de caisses de fournitures de bureau ou de morgue, de chariots et de planches en contreplaqué. Pendu au téléphone dans sa guérite en plexiglas, l'employé de la sécurité lui jeta à peine un regard.

Parvenue en haut de la rampe d'accès, elle introduisit la carte magnétique qu'elle portait autour du cou, pendue à une cordelette. La lourde porte en métal s'entrouvrit et elle pénétra dans un univers qui lui évoquait des catacombes, carrelé d'un blanc qui semblait parfois tirer sur le verdâtre et sillonné de guides qui menaient on ne savait trop où. Elle s'était souvent perdue lorsqu'elle avait commencé à travailler ici à temps partiel en tant que médecin expert. Elle atterrissait dans le labo d'anthropologie quand sa destination était celui de neuropathologie ou de cardiopathologie, ou dans le vestiaire des messieurs au lieu de celui des dames, ou dans la pièce de décomposition au lieu de la salle d'autopsie, dans la mauvaise chambre froide, devant un escalier qui n'était pas celui qu'elle cherchait. Il lui arrivait même de se tromper d'étage lorsqu'elle empruntait le vieux monte-charge en acier.

Elle avait vite compris la topographie des lieux, agencés selon une logique circulaire dont le point d'origine n'était autre que la baie de déchargement, protégée, tout comme le quai, par une épaisse porte de garage. Lorsqu'un cadavre était amené par l'équipe de transport de l'institut médico-légal, la civière était déchargée dans la baie. Elle passait alors sous un détecteur de radiations installé au-dessus de la porte. Si aucune alarme ne se

déclenchait, indiquant la présence de matériel radioactif, comme par exemple les substances médicamenteuses prescrites dans le traitement de certains cancers, l'arrêt suivant était la balance de sol où le corps était pesé et mesuré. Sa destination dépendait ensuite de son état. Si ledit état était préoccupant ou considéré comme dangereux pour le personnel, le corps était alors poussé dans la chambre froide attenante à la salle de décomposition, salle dans laquelle se déroulerait ensuite l'autopsie en conditions d'isolement et avec un surcroît de précautions, dont une ventilation particulière.

Si l'état du corps était jugé correct, la civière était poussée le long d'un couloir qui partait de la droite de la baie. Au cours de ce voyage, différents arrêts étaient possibles en fonction des circonstances et de la condition du défunt : la pièce de radiographie, celle réservée au stockage des échantillons histologiques, le laboratoire d'anthropologie médico-légale, deux autres chambres froides dans lesquelles patientaient les corps non décomposés en attente d'examens, l'ascenseur pour ceux qui allaient être passés au crible et identifiés dans les étages, les armoires où étaient conservés les indices, les laboratoires de neuropathologie et de cardiopathologie, sans oublier la salle principale d'autopsie. Lorsque tous les examens avaient été réalisés et que le corps était prêt à être emporté, la boucle se complétait, revenant à son point de départ : la baie. Il attendait alors dans une dernière chambre froide, celle dans laquelle aurait dû se trouver Toni Darien, enveloppée d'une housse, allongée sur un rayonnage.

Tel n'était pas le cas. Elle avait été placée sur une civière poussée devant la porte en acier inoxydable d'une chambre froide. Une des techniciennes de l'identification arrangeait un drap bleu autour d'elle, qui la couvrait jusqu'au menton.

— Que se passe-t-il ? demanda Scarpetta.

— On a eu un petit branle-bas de combat là-haut. On vient la voir.

— Qui cela et pourquoi ?

— Sa mère est dans le hall d'accueil et refuse de partir tant qu'elle ne l'aura pas vue. Ne vous cassez pas la tête. Je vais m'en occuper.

La technicienne, Rene, âgée d'environ trente-cinq ans, avait une chevelure brune et bouclée et des yeux d'ébène. Surtout, elle possédait un don peu commun pour entourer les familles. Si elle rencontrait une difficulté, cela signifiait qu'il y avait un gros problème. Rene savait désamorcer presque n'importe quelle situation potentiellement explosive.

— Je pensais que le père l'avait déjà identifiée ? insista Scarpetta.

— Il a rempli tous les formulaires et je lui ai montré ensuite la photo que vous m'aviez transférée par *e-mail* juste avant que vous ne partiez à la cafétéria. La mère est arrivée quelques minutes plus tard et ils ont commencé à se disputer dans le hall, et je peux vous dire qu'ils ne faisaient pas semblant. Du coup, il est parti en trombe.

— Ils sont divorcés ?

— Et ils semblent se détester cordialement. Elle insiste pour voir le corps et rien ne la fera changer d'avis.

D'une main gantée de nitrile mauve, Rene repoussa une mèche humide qui barrait le front de la jeune femme morte et arrangea ses cheveux derrière les oreilles, s'assurant ainsi que les sutures laissées par l'autopsie ne seraient pas visibles.

— Je sais que vous devez assister à une réunion dans quelques minutes, reprit-elle. Je vais m'en occuper. (Elle jeta un regard au carton qui contenait le *cheeseburger* et commenta :) En plus, vous n'avez pas encore mangé. D'ailleurs qu'est-ce que vous avez avalé de la journée ? Sans doute rien du tout, comme d'habitude. Combien de kilos avez-vous perdus ? Vous allez finir dans le labo d'anthropologie et on vous confondra avec un squelette !

— À quel sujet se disputaient-ils ?

— Les entreprises de pompes funèbres. La mère désire faire appel à l'une d'entre elles située à Long Island. Le père veut avoir recours à un concurrent du New Jersey. La mère veut qu'elle soit enterrée, le père opte pour la crémation. Bref, ils se bagarrent à son sujet, résuma Rene en frôlant à nouveau le corps de la défunte comme s'il s'agissait d'un argument dans la conversation. Ensuite, ils se sont balancé à peu près n'importe quoi à la figure. Ils faisaient un tel tapage que le Dr Edison est sorti.

Il s'agissait du médecin expert en chef, donc du patron de Scarpetta lorsqu'elle travaillait à l'institut médico-légal de New York. Ayant eu le même grade que lui ou ayant exercé dans son cabinet privé la majeure partie de sa vie, elle éprouvait toujours quelques difficultés à ce qu'on la supervise. Toutefois jamais elle n'aurait souhaité être à sa place, non qu'on le lui ait demandé. Au demeurant, elle doutait fort qu'on lui fasse un jour une telle proposition. Les charges pesant sur le maire d'une grande métropole n'étaient pas sans évoquer celles que supportait le directeur d'un institut médico-légal de cette importance.

— C'est-à-dire, vous savez comment les choses s'enchaînent, observa Scarpetta. Une dispute et le corps est coincé ici. Nous allons le garder jusqu'à ce que le département juridique nous donne le feu vert. Vous avez montré la photo à la mère, et ensuite que s'est-il passé ?

— J'ai essayé, mais elle a refusé de la regarder. Elle a déclaré qu'elle voulait voir sa fille et qu'elle ne partirait pas avant.

— Elle est dans la salle réservée aux familles ? s'enquit Scarpetta.

— C'est là que je l'ai laissée. J'ai posé le dossier sur votre bureau, avec toutes les photocopies des formulaires.

— Merci. J'y jeterai un œil lorsque je remonterai. Bien, conduisez-la à l'ascenseur et je prends la suite, déclara Scarpetta. Ce serait bien que vous avertissiez le Dr Edison que je vais manquer la réunion de quinze heures. D'ailleurs elle a déjà commencé. Avec un peu de chance, il aura le temps de me mettre au courant avant de rentrer chez lui. Nous devons discuter ensemble de cette affaire.

Rene posa les mains sur la barre de la civière et promit :

— Je vais lui dire. Bonne chance pour l'émission de ce soir.

— Précisez-lui que les photos de scène de crime lui ont été transférées. En revanche, je n'aurai pas le temps de dicter mes conclusions d'autopsie, ni de lui expédier les clichés que j'ai pris avant demain.

— J'ai vu la bande-annonce de l'émission. Chouette ! poursuivit Rene sur sa lancée. Sauf que je ne supporte pas cette Carley Crispin, ni ce profileur qui est toujours sur le plateau. C'est quoi, son nom déjà ? Ah oui, le Dr Agee. J'en ai ras-le-bol qu'ils parlent

d'Hannah Starr. Je suis sûre que Carley va vous poser des questions à son sujet.

— CNN sait que je ne discute jamais des affaires en cours.

— Vous pensez qu'elle est morte ? Parce que moi, j'en suis convaincue...

La voix de Rene suivit Scarpetta jusqu'à l'ascenseur :

— ... C'est comme Machine à Aruba, cette île des Caraïbes. Natalee, elle s'appelait ? Les gens se volatilisent pour une excellente raison : parce que quelqu'un voulait qu'ils disparaissent !

Scarpetta avait obtenu une promesse formelle. Carley Crispin ne lui ferait jamais une chose pareille, elle n'oserait pas. Scarpetta réfléchit pendant que l'ascenseur commençait sa montée. Elle n'était pas une simple intervenante extérieure, un expert quelconque, une invitée occasionnelle. Après tout, elle était la consultante senior en sciences médico-légales de CNN. Elle avait été extrêmement ferme avec Alex Bachta, le producteur exécutif, insistant sur le fait qu'elle ne discuterait pas, ni même n'évoquerait la splendide Hannah Starr, un titan de la finance, qui semblait s'être volatilisée le lendemain de Thanksgiving. La dernière fois qu'on l'avait vue, elle sortait d'un restaurant dans Greenwich Village, puis serait montée à bord d'un taxi. Si le pire était advenu, si on la retrouvait morte et que son corps soit découvert à New York, elle serait transportée à l'institut médico-légal de la ville et pourrait fort bien devenir une des affaires de Scarpetta.

Elle descendit au rez-de-chaussée et longea un long couloir qui desservait la division des opérations spéciales. Derrière une autre porte verrouillée se trouvait le hall d'accueil, meublé de chaises et de canapés recouverts d'une tapisserie bleu et bordeaux, de tables basses, de présentoirs pour magazines, sans oublier un arbre de Noël et une *menorah*, le chandelier hébreu à sept branches, poussés devant une fenêtre qui ouvrait sur la 1<sup>re</sup> Avenue. Au-dessus du bureau d'accueil, gravés dans le marbre, s'étaient ces mots : *Taceant colloquia. Effugiat risus. Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitae*. Le lieu où la mort se réjouit d'aider la vie. Une radio posée à même le sol derrière le bureau diffusait de la musique. Les Eagles chantaient *Hotel California*. Filene, l'un des agents de sécurité, avait décidé de remplir de ses « airs » le hall d'accueil désert.

— ... Vous pouvez régler votre note quand bon vous semble, mais vous ne pourrez jamais partir, chantonait Filene sans se rendre compte de l'ironie des mots.

Scarpetta marqua une pause devant le bureau et lança :

— Il doit y avoir quelqu'un dans la salle des familles.

Filene se pencha et éteignit la radio.

— Oh, je suis désolée. J'ai pensé que de là-bas elle ne pouvait pas entendre. Mais ça ne pose pas de problème. Je peux survivre sans mes airs. C'est juste que je m'ennuie terriblement, vous voyez ? Je reste là, assise, et rien ne se passe.

Les événements dont Filene était témoin en ces lieux n'avaient jamais rien d'heureux. Sans doute était-ce la raison principale – bien davantage que l'ennui – pour laquelle elle écoutait ses airs de *soft rock* un peu entraînant dès qu'elle en avait l'opportunité, qu'elle tienne le bureau d'accueil ou qu'elle travaille en bas, dans celui de la morgue. Scarpetta s'en moquait pour peu qu'il n'y ait pas alentour de familles en deuil pouvant percevoir ces musiques comme provocatrices ou irrespectueuses.

— Prévenez Mme Darien que je la rejoins. J'en ai pour un quart d'heure. Il faut que je vérifie certaines choses et que je parcoure les formulaires. On va se passer de musique tant qu'elle sera présente, d'accord ?

L'aile administrative commençait à gauche du hall d'accueil, aile qu'elle partageait avec le Dr Edison, deux assistants et la responsable du personnel qui ne reviendrait de son voyage de nocces qu'après le Nouvel An. L'espace était compté dans cet immeuble vieux d'un demi-siècle, et on n'avait pas trouvé de place pour installer Scarpetta au deuxième, en compagnie des autres experts en sciences légales. Lorsqu'elle séjournait à New York, elle prenait ses quartiers dans ce qui avait été la salle de réunion du directeur, avec vue sur l'entrée de brique turquoise de l'institut médico-légal qui donnait sur la 1<sup>re</sup> Avenue. Elle déverrouilla la porte et pénétra. Elle suspendit son manteau, posa la boîte en carton de son déjeuner sur la table et consulta son ordinateur.

Elle lança un navigateur Web et tapa *BioGraph*. Une question s'afficha en haut de l'écran : « *Recherchez-vous BioGraphy ?* » Non, ce n'était pas ce qu'elle voulait. *Biograph Records*. Toujours non. *American Mutoscope and BioGraph Company*, la plus vieille entre-

prise cinématographique des États-Unis, fondée en 1895 par un inventeur qui avait travaillé avec Thomas Edison, un distant ancêtre du directeur de l'institut médico-légal, qui ne se souvenait plus très bien de leur lien exact de parenté. Une intéressante coïncidence. Rien ne ressortit de sa recherche sur « BioGraph », avec un B et un G majuscules, ainsi que le mot était gravé derrière la curieuse montre que Toni Darien portait au poignet gauche lorsque son corps était arrivé à la morgue ce matin.

Une neige drue tombait sur Stowe, Vermont, de gros flocons qui s'accumulaient sur les branches des sapins baumiers et des pins sylvestres. Les remonte-pentes immobiles qui traversaient les Green Mountains ressemblaient à des fils très fins, rendus presque invisibles par la tempête. De toute façon, personne ne serait allé skier dans de telles conditions. Tout le monde restait à l'intérieur.

L'hélicoptère de Lucy Farinelli était bloqué à Burlington, non loin de là. Au moins était-il protégé des éléments dans son hangar. Toutefois ni elle ni Jaime Berger, l'assistante du procureur général de New York, n'iraient nulle part avant cinq bonnes heures, peut-être davantage, en tout cas pas avant vingt et une heures, lorsque la tempête se serait déplacée vers le sud, si l'on se fiait aux prévisions. Normalement, les conditions permettraient alors de piloter en visuel, avec un plafond à trois mille pieds ou plus, une visibilité minimum de sept kilomètres, et des vents soufflant jusqu'à trente nœuds du nord-est. Elles essaieraient un sacré vent arrière durant leur retour vers New York, mais arriveraient assez tôt pour vaquer à leurs obligations. Cependant Berger était de mauvaise humeur, avait passé toute la journée dans l'autre pièce, son portable vissé à l'oreille, ne prodiguant aucun effort pour être agréable. De son point de vue, la météo les coinçait sur place plus longtemps que prévu, et puisque Lucy était son pilote, Lucy était fautive. Peu importait que les spécialistes se soient trompés, que les deux tempêtes initiales, bien modestes, se soient rejointes au-dessus de la Saskatchewan, au Canada, pour se gorger d'air arctique en enfantant un monstre.

Lucy baissa le volume de son ordinateur, où elle regardait sur YouTube la vidéo de *World Tour Live, 1987*, et plus précisément le solo de batterie de Mike Fleetwood.

— Tu m'entends mieux ? demanda-t-elle par téléphone à sa tante Kay. Le signal n'est pas terrible ici et la tempête n'arrange rien.

— Bien mieux. Comment ça se passe ? résonna la voix de Scarpetta dans l'écouteur qui suivait la ligne du maxillaire de Lucy.

— Jusque-là je n'ai rien trouvé. C'est d'ailleurs étonnant.

Lucy avait lancé trois MacBook. Chaque écran était divisé en quadrants qui affichaient les données du centre de météorologie de l'aviation, des flux d'informations provenant de recherches sur les réseaux neuronaux, des liens la guidant vers des sites potentiellement intéressants, les *e-mails* d'Hannah Starr, ses propres messages, sans oublier un enregistrement de caméra de surveillance montrant l'acteur Hap Judd – à l'époque où il n'était pas encore célèbre – vêtu de protections dans la morgue du Park General Hospital.

— Tu es certaine du mot ? insista Lucy, son regard passant en revue les différents écrans, son esprit sautant d'une préoccupation à une autre.

— Écoute, tout ce que je sais, c'est ce qui se trouve gravé dans l'acier à l'arrière du cadran, répondit Scarpetta d'une voix pressante et grave. « BioGraph », épela-t-elle à nouveau, suivi d'un numéro de série. Peut-être que les habituels moteurs de recherche sur Internet sont incapables de le trouver. Comme les virus. Quand on ne sait pas au juste ce que l'on cherche, on a peu de chances de le découvrir.

— Rien à voir avec des logiciels antivirus. J'utilise des moteurs de recherche qui ne sont pas dirigés par des logiciels. Je procède à des recherches dites « libres ». Et si je ne trouve pas « BioGraph », c'est que ça n'est pas sur le Net. Rien n'a été publié à ce sujet. Ni sur des forums, ni dans des *blogs*, ni dans des banques de données, nulle part.

— Je t'en prie, Lucy, ne pirate pas.

— Je mets simplement à profit les faiblesses des systèmes d'exploitation.

— Bien sûr ! Et si tu pénètres chez quelqu'un au prétexte que la porte de derrière n'est pas fermée, ce n'est pas non plus une intrusion ?

Lucy n'avait aucune intention d'entrer dans leur éternel débat : la fin justifiait-elle les moyens ?

— Si BioGraph était mentionné quelque part, je l'aurais trouvé, se contenta-t-elle de répondre.

— Je n'y comprends rien ! Il s'agit d'une montre très sophistiquée, équipée d'un port USB. Ça se recharge, sans doute sur une station d'accueil. Selon moi, c'est un objet de prix.

— N'empêche que je ne la trouve pas quand je tape « montre », ou « appareil », ou quoi que ce soit !

Lucy suivait du regard les résultats qui défilaient, ses moteurs de recherche neuronaux triant parmi une multitude de mots clés, de liens cliquables, de fichiers, d'URL, de balises de titres, d'*e-mails*, d'adresses IP. Elle reprit :

— Je regarde partout et je ne vois rien qui corresponde un tant soit peu à ce que tu décris.

— Il doit bien y avoir un moyen d'apprendre ce que c'est.

— Ce que je veux dire, c'est que ça n'existe pas. Il n'y a aucun BioGraph, montre ou autre, ni rien qui ressemble à ce que portait Toni Darien. Sa montre BioGraph n'existe pas, martela Lucy.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que cet objet ne figure nulle part sur Internet, dans le réseau de communications, ou dans le *cyberspace* de façon plus métaphorique. En d'autres termes, la montre BioGraph n'a pas d'existence virtuelle. Si j'avais ce truc sous la main, je trouverais sans doute quelque chose. Surtout si tu as vu juste et s'il s'agit d'un appareil destiné à recueillir des données.

— Impossible tant que les labos n'en ont pas terminé avec, rétorqua Scarpetta.

— Merde ! Empêche-les de sortir leurs tournevis et leurs marteaux.

— Ils écouvillonnent simplement, pour les recherches ADN. La police a déjà procédé à un relevé d'empreintes digitales qui n'a rien donné. Pourrais-tu dire, s'il te plaît, à Jaime qu'elle peut m'appeler quand ça l'arrange. J'espère que vous vous amusez un peu. Désolée, mais impossible de discuter plus longtemps.

— Si je la vois, je lui transmettrai le message.

— Elle n'est pas avec toi ? s'enquit Scarpetta avec prudence.

— L'affaire Hannah Starr et maintenant cela, lâcha Lucy qui ne tenait pas à discuter de sa vie privée. Jaime est débordée et elle doit faire face à plein de choses. Tu sais mieux que personne ce qu'il en est.

— J'espère qu'elle a passé un bon anniversaire.

Encore une fois, Lucy n'avait pas l'intention de répondre.

— Il fait quel temps chez vous ?

— Venteux et froid. Assez couvert, précisa Scarpetta.

— Vous allez avoir de la pluie. Peut-être même de la neige au nord de la ville. Ça devrait se dégager vers minuit, parce que la tempête s'affaiblit au fur et à mesure qu'elle progresse vers vous.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de bouger.

— Si je ne sors pas l'hélicoptère, elle est capable de chercher un traîneau à chiens.

— Appelle-moi avant de partir et surtout sois prudente, conseilla Scarpetta. Il faut que j'y aille. Je dois m'entretenir avec la mère de Toni Darien. Tu me manques. On se fait vite un petit dîner, quelque chose ensemble ?

— Bien sûr, tante Kay.

Elle raccrocha et monta le volume sonore de la vidéo. Mike Fleetwood était toujours à la batterie. Ses deux mains occupées par les claviers des MacBook, comme si elle exécutait, elle aussi, un solo sur les touches, elle cliqua sur un nouveau bulletin météo et ouvrit le *mail* qui venait de s'afficher sur la messagerie d'Hannah Starr. Les gens étaient étranges. Lorsqu'on savait que quelqu'un avait disparu, était peut-être décédé, pourquoi continuer à lui envoyer des *mails* ? Lucy se demanda si Bobby Fuller, le mari d'Hannah Starr, était stupide au point de ne pas se douter que le département de police de New York et les bureaux du procureur général pouvaient surveiller la messagerie électronique d'Hannah et même louer les services d'un expert en informatique légale tel que Lucy. Au cours des trois dernières semaines, Bobby Fuller avait expédié des *e-mails* quotidiens à son épouse disparue. Cela étant, peut-être savait-il exactement ce qu'il faisait. Peut-être voulait-il que les forces de police pren-

## L'INSTINCT DU MAL

ment connaissance de ce qu'il écrivait à sa *bien-aimée*, son *chouchou*, son *amore mio*, bref l'amour de sa vie. Car, s'il l'avait tuée, il ne lui enverrait pas de messages. Ça tombait sous le sens !

De : Bobby Fuller

Envoyé : jeudi 18 décembre, 15 h 24

À : Hannah

Sujet : Non posso vivere senza di te

Ma petite chérie,

J'espère que tu es dans un endroit paisible pour lire ceci. Les ailes de mon âme emportent mon cœur et il te retrouvera où que tu sois.

N'oublie pas. Je ne parviens plus à dormir ni à manger. B.

Lucy vérifia l'adresse IP. Elle la connaissait par cœur. L'appartement de Bobby et Hannah à North Miami Beach, un palais où il se rongeaient les sangs en se cachant des médias, un lieu familier à Lucy. Elle y avait été reçue peu auparavant par la femme de Bobby, une ravissante voleuse.

À chaque fois que Lucy découvrait un nouveau message de Bobby, elle tentait de pénétrer son esprit, se demandant ce qu'il ressentirait vraiment s'il était convaincu qu'Hannah était morte.

Mais peut-être savait-il que tel était le cas ou, au contraire, qu'elle était toujours en vie. Peut-être n'ignorait-il rien de ce qui lui était arrivé parce qu'il avait quelque chose à y voir. Lucy n'en avait pas la moindre idée. Lorsqu'elle tentait de se mettre à sa place, elle n'y parvenait pas. Une seule chose importait à ses yeux : Hannah avait récolté plus tôt que prévu ce qu'elle avait semé. Peut-être. Elle méritait le mal qui lui était tombé dessus. Elle avait fait perdre du temps et de l'argent à Lucy, et maintenant elle était en train de lui dérober une chose encore plus précieuse. Trois semaines consacrées à Hannah. Plus rien avec Berger. Même lorsque Jaime se trouvait à ses côtés, elles étaient loin l'une de l'autre. Lucy était effrayée, elle bouillonnait de rage. Parfois elle se sentait capable de faire quelque chose de terrible.

Elle transféra le dernier *e-mail* de Bobby à Berger, qui arpen-  
tait toujours l'autre pièce. L'écho de ses pas sur le plancher.  
Elle s'intéressa ensuite à l'adresse d'un site qui clignotait dans le  
quadrant d'un de ses MacBook.

— Et qu'avons-nous ici ? demanda-t-elle en s'adressant au  
salon de la maison de ville qu'elle avait louée en vue de l'escapade-surprise organisée pour l'anniversaire de Berger.

La maison, nichée dans une station de vacances cinq étoiles,  
était équipée du haut débit sans fil, de cheminées. Les matelas  
étaient en plumes et le linge de maison pouvait se vanter d'un  
luxueux compte de fils. Ce havre jouissait de tous les avantages,  
sauf les principaux : intimité, romantisme et divertissement.  
Lucy en rendait Hannah Starr, Bobby, Hap Judd responsables,  
bref tout le monde. Elle se sentait hantée par eux et se convain-  
quait que Berger ne voulait pas d'elle.

— C'est grotesque..., jeta Berger en pénétrant dans le salon.  
(Elle faisait allusion au monde situé de l'autre côté des fenêtres,  
enveloppé dans un cocon blanc, la silhouette des arbres et les  
toits seuls visibles au travers du rideau continu de neige.) Est-ce  
qu'on va pouvoir partir un jour ?

— Tiens, c'est quoi, ça ? marmonna Lucy en cliquant sur un  
lien.

Une recherche ciblée sur les adresses IP avait fait mouche sur  
un site Web hébergé par le centre d'anthropologie médico-  
légale de l'université du Tennessee.

— À qui parlais-tu à l'instant ? demanda Berger.

— À ma tante. Et maintenant je me parle à moi-même, ça me  
fait de la compagnie !

Berger ne releva pas la pique. Elle n'avait aucune intention  
de s'excuser pour une situation dont elle avait expliqué qu'elle  
lui échappait. Ce n'était pas sa faute si Hannah Starr avait dis-  
paru et si Hap Judd était un pervers qui possédait peut-être des  
informations. Pour couronner le tout, et au cas où elle se serait  
ennuyée, une joggeuse avait été violée et assassinée la nuit pré-  
cédente dans Central Park. Berger conseillerait à Lucy d'avoir  
un peu plus de compréhension, d'être moins égoïste. Elle devait  
devenir adulte, cesser d'être aussi peu sûre d'elle et exigeante.

— Pourrait-on s'épargner la batterie ?

Les migraines de Berger la prenaient maintenant d'assaut très fréquemment.

Lucy abandonna YouTube. Le silence envahit le salon, seulement troublé par le feu dans la cheminée. Elle dit :

— Encore des trucs de fondus.

Berger chaussa ses lunettes et se pencha en se rapprochant de Lucy. Des effluves d'huile pour le bain Amorvero lui parvinrent. Le procureur ne portait pas de maquillage. Au demeurant, elle n'en avait pas besoin. Ses courts cheveux bruns en désordre, elle était terriblement sexy dans son survêtement noir, sans rien dessous, la fermeture du haut descendue, révélant un généreux décolleté, sans que cela sous-entende quoi que ce soit. D'ailleurs, depuis un moment, Lucy ne savait pas ce que Jaime sous-entendait, ni même où son esprit se perdait la plupart du temps. Elle n'était pas là, du moins émotionnellement. Lucy eut envie de l'entourer de ses bras, de lui rappeler ce qu'elles avaient partagé, ce qui avait été.

— Il est en train de consulter le site Web de la ferme des corps et je doute que ce soit dans le but de se suicider ou d'offrir son corps à la science, commenta Lucy.

— De qui parles-tu ? demanda Berger en déchiffrant le titre du formulaire qui s'était affiché sur l'écran d'un des MacBook.

**Centre d'anthropologie médico-légale**  
**Université du Tennessee, Knoxville**  
**Formulaire de donation de corps**

— Hap Judd, précisa Lucy. Il a été pisté par son adresse IP jusqu'à ce site puisqu'il a encore utilisé un faux nom pour commander... Attends, voyons ce que ce dégénéré a derrière la tête. Suivons sa trace. (Elle ouvrit d'autres pages Web.) Jusqu'à cet écran. FORDISC Software. Un programme interactif sous Windows. Classifier et identifier les restes squelettiques. Ce mec est vraiment morbide. Ce n'est pas normal. Je t'assure que nous allons déterrer un truc important avec lui.

— Soyons honnêtes. Tu es sur sa piste parce que tu traques quelque chose de précis, contra Berger comme si elle insinuait que Lucy faisait preuve de malhonnêteté. Tu es en train de cher-

cher des indices pour démontrer ce que toi, tu perçois comme étant le crime.

Elles argumentaient depuis des semaines au sujet d'Hap Judd.

— Je trouve des indices parce qu'il les abandonne derrière lui, rectifia Lucy. Je ne comprends pas tes réticences. Tu crois que j'invente tout ça ?

— Je veux discuter d'Hannah Starr avec lui, et toi, tu veux le crucifier.

— Il va falloir que tu lui foutes la trouille si tu souhaites qu'il lâche un mot. Surtout si son avocat n'est pas présent. Et je me suis débrouillée pour que cela se produise, pour que tu obtiennes ce que tu désires.

— Si, toutefois, nous parvenons à sortir d'ici et qu'il se montre. (Berger s'éloigna des ordinateurs et suggéra :) Peut-être se prépare-t-il pour un rôle d'anthropologue, d'archéologue ou d'explorateur dans son prochain film ? Un genre d'*Aventuriers de l'arche perdue*, ou un autre de ces films de momies avec tombes et malédictions.

— C'est ça ! Application de la méthode, immersion totale dans son prochain personnage de tordu, tiré d'un autre de ses scénarios de merde. En tout cas, ce sera son explication quand on lui tombera dessus au sujet du Park General Hospital et de ses intérêts déroutants.

— *Nous* ne lui tomberons pas dessus. Le cas échéant, je m'en chargerai toute seule. Tu ne feras rien du tout si ce n'est lui montrer ce que tu as trouvé par le biais de tes recherches sur Internet. Marino et moi mènerons la discussion.

Lucy en parlerait plus tard avec Pete Marino, lorsque Berger ne risquerait pas de surprendre leur conversation. Il n'avait aucun respect pour Hap Judd. Surtout, il n'en avait pas peur. Marino n'aurait pas la moindre hésitation à enquêter au sujet d'un personnage célèbre, ni même à le boucler derrière les barreaux. Au contraire, Berger semblait intimidée par l'acteur, ce que Lucy ne parvenait pas à comprendre. Personne n'avait jamais intimidé le procureur auparavant.

Lucy la tira vers elle et la fit s'asseoir sur ses genoux en déclarant :

— Viens par ici. (Elle se blottit contre son dos et glissa les mains dans les poches du survêtement.) Qu'est-ce qui t'effraie à ce point ? La nuit sera longue. On devrait faire une petite sieste.

Comme sa fille assassinée, Grace Darien avait de longs cheveux bruns, le nez retroussé et des lèvres pleines. Plantée devant la fenêtre qui donnait sur la grille en acier noir du Bellevue et la vigne vierge desséchée qui couvrait ses murs de brique, elle portait un manteau de laine rouge boutonné jusque sous le menton et paraissait frêle et pitoyable. Le ciel avait la couleur du plomb.

Scarpetta pénétra dans la salle d'attente réservée aux familles et se présenta :

— Madame Darien ? Je suis le Dr Kay Scarpetta.

Mme Darien s'écarta de la fenêtre, ses mains tremblant de façon incontrôlable, et débita :

— Il peut s'agir d'une erreur. Je n'arrête pas de me dire que c'est impossible. Impossible. C'est quelqu'un d'autre. Comment pouvez-vous en être certaine ?

Elle s'assit devant une petite table de bois poussée contre la bonbonne d'eau fraîche, égarée, le visage dépourvu d'expression, une lueur de terreur dans le regard.

— Nous avons réalisé une identification préliminaire de votre fille en nous fondant sur les effets personnels retrouvés par la police. (Scarpetta tira une chaise et s'installa en face d'elle.) Votre ex-mari a également eu en main une photographie.

— Celle qui a été faite ici.

— En effet. Croyez que je suis désolée.

— A-t-il pris la peine de mentionner qu'il ne la voit qu'une ou deux fois par an ?

— Si besoin, nous comparerons les relevés dentaires et réaliserons une empreinte ADN, la rassura Scarpetta.

— Je peux vous donner les coordonnées de son dentiste. Elle consulte toujours le mien...

Grace Darien fourragea dans son sac à main. Un bâton de rouge à lèvres et un poudrier dégringolèrent en tintant sur la table.

— ... Le détective que j'ai fini par joindre lorsque je suis rentrée à la maison et que j'ai trouvé le message... Je ne me souviens

pas de son nom... Une femme. Et puis un autre détective m'a appelée... Un homme cette fois... Mario, Marinaro...

Sa voix tremblait et elle cligna des paupières pour retenir ses larmes. Elle finit par trouver un petit carnet et un stylo.

— Pete Marino ?

Elle gribouilla quelques mots et arracha une page du carnet d'une main incertaine, presque engourdie.

— De mémoire, je suis incapable de vous donner le numéro de téléphone de notre dentiste, mais voici son nom et son adresse. (Elle fit glisser le bout de papier vers Scarpetta.) Marino, oui, je crois bien que c'est ça.

Scarpetta rangea le papier dans le dossier que Rene avait préparé pour elle et expliqua :

— Il est enquêteur au département de police de New York et affecté à l'assistante du procureur général, Jaime Berger, chargée de l'enquête criminelle.

— Il m'a dit qu'ils passeraient à l'appartement de Toni pour récupérer sa brosse à cheveux et sa brosse à dents. Sans doute que c'est déjà fait, je ne sais pas, je n'ai pas eu de nouvelles, poursuivit Mme Darien d'une voix heurtée. La police a d'abord parlé avec Larry parce que je m'étais absentée de mon domicile. Il a fallu que j'emmène le chat chez le vétérinaire. J'ai dû le faire euthanasier. Vous vous rendez compte du *timing* ? J'étais à la clinique vétérinaire lorsqu'ils ont tenté de me joindre. Cet enquêteur du bureau du procureur a dit qu'on aurait son ADN grâce à des affaires personnelles qui se trouvent dans son appartement. Je ne comprends pas comment vous pouvez affirmer qu'il s'agit bien d'elle si vous n'avez pas encore procédé à ces analyses.

Scarpetta n'avait aucun doute concernant l'identité de Toni Darien. Son permis de conduire et les clés de son domicile avaient été retrouvés dans l'une des poches du gilet qui avait suivi le corps jusqu'à l'institut médico-légal. Les radios prises *post mortem* révélaient des fractures parfaitement consolidées de la clavicule et du bras droit. Si l'on en jugeait par les informations transmises par le département de police de New York, ces vieilles blessures étaient cohérentes avec celles dont avait été victime Toni cinq ans plus tôt, lorsqu'elle avait été renversée de son vélo par une voiture.

— Je l'ai mise en garde au sujet du jogging en ville, continua Mme Darien. Des dizaines de fois. Mais, de toute façon, elle ne courait jamais à la nuit tombée. Et, en plus, je ne vois vraiment pas pourquoi elle serait partie sous cette pluie. Elle déteste courir sous la pluie, surtout lorsqu'il fait froid. Je crois qu'il y a une erreur.

Scarpetta fit glisser la boîte de mouchoirs en papier vers elle et, sachant que Grace Darien ne serait pas en état de répondre plus tard, déclara :

— J'aimerais vous poser quelques questions, vous demander des précisions avant que nous la voyions. Êtes-vous d'accord ? Quand avez-vous parlé à votre fille pour la dernière fois ?

— Mardi matin. Je ne pourrais pas vous préciser à quelle heure exactement, sans doute aux environs de dix heures. Je l'ai appelée et on a papoté.

— Deux jours auparavant. Le 16 décembre donc.

— Oui, déclara-t-elle en s'essuyant les yeux.

— Rien depuis ? Pas d'autres coups de téléphone, pas d'*e-mail* ni de message vocal ?

— Oh, on ne discutait pas tous les jours, pas même par *mails*. Mais elle m'a expédié un texto. Je peux vous le montrer, proposa-t-elle en tendant la main vers son sac. J'aurais dû en parler à cet enquêteur. Rappelez-moi son nom...

— Marino.

— Il voulait des informations au sujet de sa messagerie électronique. Il a dit qu'ils auraient besoin de la consulter. Je lui ai donné son adresse, mais, bien sûr, je ne connais pas le mot de passe. (Elle fouilla son sac à main à la recherche de son téléphone portable et de ses lunettes.) En fait, j'ai appelé Toni mardi matin pour savoir si elle préférait du poulet ou de la dinde. À Noël. Ni l'un ni l'autre ne lui plaisaient vraiment. Elle a suggéré d'apporter du poisson. J'ai répondu que j'achèterais ce qu'elle souhaitait. Vous voyez, une conversation banale sur des choses quotidiennes. Ses deux frères nous rejoignent à la maison. Nous tous réunis à Long Island. (Elle avait enfin trouvé son portable et chaussé ses lunettes, et faisait défiler les écrans d'une main tremblante.) C'est là que j'habite. À Islip. Je suis infirmière

au Mercy Hospital. (Elle tendit le téléphone à Scarpetta.) Voici ce qu'elle m'a envoyé hier soir.

Elle tira des mouchoirs en papier de la boîte.

Scarpetta lut le texto :

De : Toni

Je tente de me débrouiller pour récupérer quelques jours de vacances, mais la période de Noël est assez dingue. J'essaie de trouver quelqu'un pour couvrir, mais les bonnes volontés se font rares à cause des horaires. Des baisers.

CB : 917-555-1487

Reçu : mercredi 17 décembre, 20 h 07

— Et ce numéro qui commence par 917 est celui de votre fille ?

— De son portable.

— Pouvez-vous m'expliquer à quoi elle fait allusion au juste ?

Elle transmettrait l'information à Marino.

— Elle travaille les nuits et les week-ends, et elle cherchait quelqu'un pour la remplacer afin de pouvoir prendre quelques jours de congé pour les fêtes. Ses frères viennent, répéta Mme Darien.

— Votre ex-mari a précisé qu'elle travaillait comme serveuse dans le quartier d'Hell's Kitchen.

— Ça ne m'étonne pas de lui ! Comme si elle balançait des assiettes de hachis ou retournait des hamburgers ! Elle travaille au bar High Roller Lanes, un endroit charmant, très classe, pas le bowling de n'importe qui. Elle veut posséder son propre restaurant un jour, dans un grand hôtel, à Las Vegas, Paris ou Monte-Carlo.

— Travaillait-elle la nuit dernière ?

— Non, en général pas les mercredis. Elle est libre du lundi au mercredi. Ensuite elle fait de très longues journées du jeudi au dimanche inclus.

— Ses frères sont-ils au courant de ce qui s'est passé ? Ça m'ennuierait qu'ils soient informés par les médias.

— Larry leur a sans doute dit. Moi, j'aurais attendu. Si ça se trouve, c'est une erreur.

— Il fallait prendre soin de ceux qui ne doivent pas apprendre cela brutalement de l'extérieur, renchérit Scarpetta d'un ton aussi doux que possible. Un petit ami ? Quelqu'un de très important à ses yeux ?

— Eh bien, je me suis posé la question, admit Mme Darien. Je suis passée chez Toni en septembre et j'ai remarqué toutes ces peluches alignées sur son lit, et puis plein de flacons de parfum, tout ça, mais elle est restée très évasive au sujet de leur provenance. À Thanksgiving, elle a passé son temps à envoyer des textos, ravie une minute et de mauvaise humeur l'autre. Vous voyez, la façon dont se comportent les gens amoureux. Je sais qu'elle rencontre beaucoup de monde sur son lieu de travail, pas mal d'hommes très séduisants, passionnants.

— Selon vous, se serait-elle confiée à votre ex-mari ? Au sujet d'un petit ami, par exemple ?

— Oh, ils ne sont pas très proches. Ce que vous ne comprenez pas, c'est pourquoi Larry fait cela, ce qu'il veut vraiment. Tout ça, c'est pour se venger de moi et faire croire à tout le monde qu'il est un père merveilleux au lieu d'un poivrot, d'un joueur invétéré qui a abandonné sa famille. Jamais Toni ne voudrait être incinérée et si le pire s'est produit, j'aurai recours aux services des pompes funèbres qui se sont occupés de ma mère, Levine et Fils.

— Malheureusement, tant que vous et votre ex-mari ne tombez pas d'accord au sujet des funérailles, je crains que les bureaux du médecin expert en chef ne puissent vous restituer la dépouille mortelle de votre fille.

— Mais on ne doit pas prêter attention à ce qu'il raconte. Il a abandonné Toni alors qu'elle n'était encore qu'un bébé. Pourquoi faudrait-il lui demander son avis ?

— C'est la loi, madame Darien. La loi exige que des conflits tels que le vôtre soient résolus, éventuellement par un tribunal, avant que l'on puisse vous restituer le corps. Je suis vraiment désolée. Je me doute que la dernière chose dont vous avez besoin en ce moment, c'est d'être encore plus bouleversée.

— De quoi peut-il se targuer ? Il déboule soudain, après plus de vingt ans, avec des exigences, voulant qu'on lui donne les effets personnels de Toni. Il m'a prise à partie dans le hall d'accueil à ce sujet, et il a exigé de cette femme qu'elle lui rende tout ce que Toni portait, tout ce qu'on a retrouvé sur elle. Alors qu'il ne s'agit peut-être pas d'elle. Il a sorti des choses horribles, cruelles. Il était saoul et il a regardé une photo... Et vous lui faites confiance ? Oh, mon Dieu. Qu'est-ce que je vais voir ? Dites-moi afin que je me prépare.

— La cause de la mort est un coup violent porté à la tête. Le crâne a été fracturé et le cerveau endommagé, expliqua Scarpetta.

— Quelqu'un l'a cognée sur la tête ?

Sa voix se brisa et elle fondit en larmes.

— En effet, il s'agissait d'un coup très brutal.

— Combien ? Juste un ?

— Madame Darien, je dois vous avertir dès maintenant que tout ce que je vous révèle est confidentiel et qu'il est de mon devoir d'être très prudente vis-à-vis des informations que je vous transmets et de ce dont nous discutons. Il est essentiel que rien ne filtre qui soit de nature à aider le coupable de cet horrible crime à nous échapper. J'espère que vous comprenez. Lorsque l'enquête policière sera terminée, vous pourrez prendre rendez-vous avec moi et, si vous le souhaitez, je vous révélerai tout ce que vous souhaitez savoir.

— Toni aurait été faire son jogging à la nuit tombée, sous la pluie, du côté nord de Central Park ? Et d'abord, pourquoi serait-elle allée dans ce coin ? Est-ce que quelqu'un s'est posé cette question ?

— Nous nous posons tous beaucoup de questions et n'avons malheureusement que fort peu de réponses pour l'instant, répliqua Scarpetta. Si j'ai bien compris, votre fille occupe un appartement dans l'Upper East Side, 2<sup>e</sup> Avenue, à une vingtaine de rues de l'endroit où son corps a été découvert. Ce n'est pas une distance énorme pour un coureur expérimenté.

— Mais c'était Central Park. Non loin d'Harlem et de nuit. Jamais elle n'aurait été courir dans un coin pareil à cette heure. Et elle détestait la pluie. Elle détestait avoir froid. Est-ce que

quelqu'un l'a surprise par-derrière ? Elle s'est défendue ? Oh, mon Dieu !

— Je me permets de vous rappeler ce que je vous ai expliqué au sujet des détails, de la prudence dont nous devons faire preuve à l'heure actuelle, déclara Scarpetta. Toutefois je peux vous révéler que je n'ai pas trouvé de traces évidentes d'une lutte. Il semble que Toni ait été frappée à la tête, ce qui aurait provoqué une importante contusion, une hémorragie cérébrale, impliquant un temps de survie assez long étant entendu la réponse tissulaire.

— Mais elle n'était pas consciente.

— Toutes ces observations indiquent qu'elle a survécu un moment à sa blessure. Cependant, en effet, elle était inconsciente. Peut-être n'a-t-elle pas senti ce qui se passait, ni même l'attaque. Nous n'aurons aucune certitude avant les résultats d'autres analyses. (Scarpetta ouvrit le dossier et en tira un questionnaire de santé qu'elle poussa vers Mme Darien.) Votre ex-mari l'a rempli et j'aimerais que vous y jetiez un œil.

La feuille trembla entre les mains de Mme Darien pendant qu'elle la parcourait.

Scarpetta reprit :

— Nom, adresse, lieu de naissance, nom des parents. Merci de m'indiquer si nous devons apporter des corrections. Souffrait-elle d'hypertension, de diabète ou, au contraire, d'hypoglycémie, avait-elle des problèmes psychologiques, était-elle enceinte, ce genre de choses ?

— Il a biffé la case « non » à chaque fois. Qu'est-ce qu'il peut en savoir !

Repensant à la montre BioGraph, Scarpetta demanda :

— Souffrait-elle de dépression, était-elle sujette aux mouvements d'humeur, un changement de comportement qui vous aurait alertée ? Était-elle insomniaque ? Bref, toute modification de son attitude. Vous m'avez dit que vous l'aviez récemment trouvée un peu tendue.

— Sans doute un problème de petit ami ou alors des tracas au travail, surtout avec la situation économique. Certaines de ses collègues ont été licenciées. Elle a ses humeurs, comme chacun de nous. Notamment à cette époque de l'année. Elle n'aime pas l'hiver.

— Selon vous, prenait-elle des médicaments ?

— Juste des choses en vente libre, pour ce que j'en sais. Des vitamines, par exemple. Elle prend soin d'elle, affirma Mme Darien.

— J'aimerais connaître le nom du ou des médecins qu'elle consultait. M. Darien n'a pas rempli cette partie-là.

— Évidemment, il n'en sait rien. Ce n'est pas lui qui payait les factures ! Toni vit seule depuis l'université et je ne suis pas certaine de pouvoir vous répondre. Elle n'est jamais malade. Je connais peu de gens possédant une énergie telle que la sienne. Toujours dynamique.

— Savez-vous si elle portait habituellement des bijoux ? Des bagues, un bracelet ou un collier ?

— Je l'ignore.

— Une montre ?

— Non, je ne crois pas.

— Celle que nous avons retrouvée à son poignet ressemble à une montre digitale en plastique noir, un peu comme les montres de sport. Assez volumineuse. Ça vous évoque quelque chose ?

Mme Darien hocha la tête en signe de dénégation.

— En fait, elle est assez similaire aux appareils que portent les gens impliqués dans un protocole de recherche. Je suis sûre qu'étant infirmière vous avez déjà dû en voir. Des montres qui sont en réalité des moniteurs cardiaques ou que l'on met au poignet de sujets présentant des troubles du sommeil, par exemple, insista Scarpetta.

Une lueur d'espoir s'alluma dans le regard de Mme Darien. Scarpetta poursuivit :

— Lorsque vous avez vu Toni à Thanksgiving, est-ce qu'elle portait une montre de ce type ?

— Non, affirma Mme Darien en secouant la tête. C'est exactement ce que je voulais dire. Si ça se trouve, ça n'est pas elle. Je ne l'ai jamais vue avec un tel objet au poignet.

Scarpetta lui demanda ensuite si elle souhaitait voir le corps. Elles se levèrent et passèrent dans la pièce attenante, nue et de taille modeste, dont les murs vert pâle étaient semés de quelques photographies des toits de New York. La vitre de présentation s'arrêtait à hauteur de hanches, approximativement celle d'un

## L'INSTINCT DU MAL

cercueil posé sur des tréteaux. Juste de l'autre côté s'élevait une paroi d'acier, les portes de l'ascenseur qui avait monté le corps de Toni.

— Avant que nous ne poursuivions, je tiens à vous expliquer ce que vous allez voir, prévint Scarpetta. Voulez-vous vous asseoir sur le canapé ?

— Non. Non, merci. Je vais rester debout. Je suis prête.

Ses yeux étaient grands ouverts, emplis de panique, et sa respiration devenait pénible.

Scarpetta désigna trois boutons scellés au mur, deux noirs, un rouge, les boutons d'une vieille cabine d'ascenseur.

— Je vais appuyer sur ce bouton. Les portes vont coulisser et le corps sera là.

— Je comprends. Je suis prête.

La terreur l'empêchait presque d'articuler. Elle tremblait comme une feuille et son souffle laborieux aurait pu faire croire qu'elle venait de fournir un gigantesque effort physique.

— Le corps est sur une civière dans la cabine, de l'autre côté de la vitre. Sa tête sera de ce côté, à gauche. Le reste est recouvert.

Scarpetta enfonça le bouton noir du haut et les battants se séparèrent dans un claquement sonore. De l'autre côté de la paroi de plexiglas éraflée, enveloppée d'un drap bleu, Toni Darien était allongée, le visage livide, les yeux clos, les lèvres décolorées et sèches, ses longs cheveux bruns toujours humides du lavage. Sa mère appuya ses deux mains contre la vitre. S'arc-boutant, elle se mit à hurler.